

La crise du Kosov@ dans Internet

Tristan Landry

Volume 22, numéro 2, 2000

Le Web
The Web

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087893ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1087893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, T. (2000). La crise du Kosov@ dans Internet. *Ethnologies*, 22(2), 99–118.
<https://doi.org/10.7202/1087893ar>

Résumé de l'article

L'auteur s'intéresse, dans ce texte, à la question des usages d'Internet durant la crise du Kosov@. Il y présente un site albanais et analyse la représentation du conflit qui y est faite. Sachant que les Occidentaux peuvent ne pas se sentir concernés par le devenir de cette petite province des Balkans, les concepteurs du Kosova Crisis Center (KCC) prennent soin de mouler l'image du conflit dans des stéréotypes. Ils établissent notamment des parallèles entre l'Holocauste et la purification ethnique des Albanais. Les concepteurs du site espèrent ainsi jouer sur la culpabilité des internautes et les amener à poser certains gestes. Le KCC est, donc, pour les Kosovars un moyen de donner une portée « globale » à des événements survenant sur le plan régional. Mais, pour les surfeurs, ce site est, en fait, un lieu de mémoire où rejouer et dénouer les angoisses liées à leur propre expérience locale.

LA CRISE DU KOSOV@ DANS INTERNET

Tristan Landry

Institut für Ethnologie, Freie Universität zu Berlin

« Ceci tuera cela. »

V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*

Du livre à l'ordinateur et zurück...

Des cyberlieux de mémoire ?

Un chercheur américain, Mark Poster, faisait remarquer, en 1998, qu'il était dommage que la série d'ouvrages réunis sous le titre des *Lieux de mémoire* « *included only mass media (film and television) not newer technologies of the computer — their network of communications and virtual reality systems* » (Poster 1998 : 196). Il est certain que la question de la pertinence du concept de « lieu de mémoire » en contexte de « cyberspace » gagnerait à être fouillée, étant donnée l'importance que prennent dans nos sociétés, à l'heure actuelle, Internet, les hypertextes, le *chat*, etc. Et ce malgré ce qu'en disent de nombreux spécialistes, pour qui ces nouvelles technologies ne changent pas substantiellement la donne : l'idée étant que par delà l'effet de densité de l'information, ce que l'on retrouve dans le Net n'est pas qualitativement différent de ce que l'on retrouve dans l'imprimé (*cf.* Darnton 1999 : 5-7).

Nous serions porté à donner raison à ces spécialistes et à dire que ce qu'Internet apporte de nouveau réside moins dans sa structure que dans l'usage qui en est fait. Ainsi, de même « que la vue géométriquement définie par un urbanisme est transformée en espace par des marcheurs », de même que « la lecture est l'espace produit par la pratique du lieu que constitue un système de signes — un écrit » (de Certeau 1990 : 173), de même, enfin, qu'un dépôt d'archives « n'est lieu de mémoire que si l'imagination l'investit d'une aura symbolique » (Nora 1997 : 37), le cyberspace est avant tout un *lieu pratiqué*.

Si Mark Poster s'est intéressé aux pratiques des internautes sous l'angle de l'ethnicité, c'était essentiellement pour en arriver à la conclusion qu'Internet

ouvrait la voie à de nouvelles formes de « communautarismes » transcendant les communautés *de mémoire* et, de ce fait, le concept même d'ethnicité : être un « cyberJuif », selon Poster, n'impose plus un devoir de mémoire mais revient à vivre, avec d'autres individus, sa judaïcité en temps réel.

Nous aimerions, pour notre part, nous attacher à une autre dimension inhérente aux lieux de mémoire, non pas parce que la réflexion de Poster nous semble manquer de pertinence — quoiqu'à la vérité l'on pourrait se poser la question de savoir si Internet produit réellement des communautés virtuelles ou s'il ne fait pas plutôt que reproduire « *the fragmentation and factionalism of modern society* » (Fischer et al. 1996 : 14) ou encore s'il n'est pas carrément « *a collection of isolated individuals* » (Davis 1999 : 177) —, mais parce que s'il est des pratiques, parmi toutes celles que l'on trouve dans Internet, qu'il nous semble important d'analyser, dans le cadre d'une réflexion sur ce que l'on pourrait appeler les « cyberlieux de mémoire », ce sont certainement celles qui font preuve d'une *volonté de mémoire* et, donc, non pas celles qui (mais peut-être n'est-ce là qu'une apparence) dispensent l'individu de se souvenir pour savoir qui il est.

Mémoire, mémorial et space memory

Volonté de mémoire, le Web en est saturé qui regorge de sites consacrés en tout ou partie au passé, de la consultation de documents d'archives numérisés aux sociétés historiques *on line*. En fait, ces sites sont à inscrire dans la vague d'« hypermnésie » (Finkelkraut 1999) qui frappe l'Occident depuis les années 1980, en proie à une véritable « obsession pour le passé », et qui se traduit par ce que les Allemands appellent *Musealisierung* (Lübbe 1990), soit la tendance à « tout garder, tout conserver des signes indicatifs de mémoire, même si l'on ne sait pas exactement de quelle mémoire ils sont les indicateurs » (Nora 1997 : 32), de telle sorte que, au lieu de passer à travers l'histoire avant de devenir une part du patrimoine, ces signes passent désormais directement dans le patrimoine (Baudrillard 1998 : 3). L'on pourrait, à cet égard, avancer que le succès du Web comme cyberlieu de mémoire tient à ce que les nouvelles technologies de l'information décuplent les possibilités anciennement offertes par les musées, les mémoriaux, les monuments, etc.

Ainsi, s'il est vrai, pour prendre l'exemple des mémoriaux à l'Holocauste, que

the best memorial to the fascist era and its victims in Germany today may not be a single memorial at all — but only the never-to-be-resolved debate over which kind of memory to preserve, how to do it, in whose name, and to what end (Young 1993 : 81)

le support idéal de ce mémorial apparaît être le cyberlieu de mémoire, auquel ont accès simultanément et de partout à travers le monde les internautes, et dont la matière (textuelle ou visuelle) qui le compose est structurée par les pratiques multiples et contradictoires des internautes, mais sans que ces pratiques n'épuisent jamais son sens (Poster 1998 : 202), et sans que ne prennent jamais fin les échanges entre internautes, au sein des forums électroniques et à travers la pratique du bavardage en ligne (*chat*), sur le sens même à attribuer à cette mémoire.

De même, si le critère de succès d'un mémorial à l'Holocauste réside en ce qu'il nous amène à lire d'autres textes et d'autres récits (Huysen 1994 : 16), l'hypertexte en serait le médium par excellence, dans la mesure où « *it introduces a lengthy navigation in textual archipelagos that have neither shores nor borders* » (Chartier 1995 : 18) et autorise, de ce fait, la lecture d'un lieu de mémoire en parallèle avec celle d'une quantité presque illimitée d'autres lieux semblables mais non identiques.

Le (dés)ordre des livres

C'est la possibilité de « naviguer » sur la mer d'un intertexte sans bornes qui différencie fondamentalement la lecture d'un hypertexte de celle d'un livre. Le terme même de « navigation » ou de « surf », pour désigner l'activité par laquelle l'on se transporte d'un hypertexte à un autre, donne à penser la distance qui est prise non seulement d'avec le livre comme objet imprimé, mais aussi avec toute la symbolique traditionnellement associée aux livres — l'Ordre des livres (Chartier 1992 : 7) —, notamment telle représentation du monde comme un Livre dont on tournerait les pages avec nos pieds (pour reprendre l'expression de Paracelse), et dont le parcours s'effectuerait selon un ordre préconvenu : la pagination, les chapitres et la mise en pages ordonnent la lecture, de la même façon que, pour emprunter cette image au siècle des Lumières, les allées d'un jardin déterminent la promenade (Curtius 1963 : 325). La navigation, *a fortiori* le surf sur un plan d'eau — c'est-à-dire une surface, par définition, peu ou prou balisée — offre, quant à elle, un nombre de parcours possibles quasi infini.

Qui plus est, l'activité du surfeur est plus ludique et récréative que celle de l'homme qui parcourt le monde pour en épuiser un nombre de pages qu'on sait limité, de façon à éventuellement en percer le chiffre.

Les passages revisités

L'activité du surfeur serait davantage comparable à celle du flâneur, tel que décrit par Walter Benjamin. En ce sens, le Web serait, pour cette fin de XX^e siècle, ce que les passages ont été pour la fin du XIX^e, soit des « intermédiaires entre la rue et l'intérieur », la possibilité, pour une certaine couche de la société, de contempler, surfant d'une « fenêtre » (Franke 1991) à l'autre, la foule et les milles visages de sa détresse et de ses douleurs.

Mais de même que Benjamin pouvait s'interroger à savoir si « le flâneur ne brise qu'en apparence cet "isolement insensible de chaque individu au sein de ses intérêts particuliers" lorsqu'il emplit l'espace vide que son isolement a créé en lui par une intropathie stérile et imaginaire avec des inconnus » (Benjamin s.d. : 87), on pourrait se demander si ce que vit le surfeur lorsque, isolé devant son écran cathodique, il visite un site, par exemple sur la crise du Kosov@¹, c'est bel et bien la misère des autres ou si, comme pour le flâneur du XIX^e, ces expériences « n'en rendent que plus vive la conscience qu'il a de lui-même », si le présent du Kosov@ n'est pas, en d'autres mots, qu'une possibilité — offerte à l'internaute par le monde virtuel — de revivre les traumatismes qui hantent sa propre conscience, nommément le souvenir de l'Holocauste.

Du Réel derrière l'archive à la thérapie par le virtuel

« Archivez, archivez, il en restera
toujours quelque chose. »
P. Nora (1997 : 32)

La mémoire après Auschwitz

La *Musealisierung* ou, comme d'aucuns l'ont écrit, l'« *archive fever* » (Derrida 1995) de nos sociétés contemporaines pourrait bien être la manière par laquelle l'historien « méconnaît l'historicité, et d'abord ce qui lie l'historicité à la responsabilité », par laquelle il « occulte, obture ou sature les questions, les

1. Les Serbes écrivent Kosovo et les Albanais Kosova. Cette orthographe particulière nous a semblé être un compromis admissible dans le cadre d'un texte portant sur Internet.

fondements ou les abîmes, parce qu'il croit naïvement totaliser et actualiser, ou, ce qui revient au même, parce qu'il se perd dans les détails » (Derrida 1992 : 13).

C'est le cas des lieux de mémoire du national-socialisme, véritables *Ungeländen* [anti-lieux] dont la fonction est à la fois de préserver la mémoire et de l'empêcher de refaire surface (Young 1993 : 88), comme par exemple celui de Bergen-Belsen où « on donne l'impression de vouloir extraire du temps les événements accablants qui se sont déroulés ici pendant la guerre, et les crimes de l'État » (Reichel 1998 : 143). De sorte que l'archive fonctionne bien davantage comme un *ars oblivionis* que comme un *ars memoriae* (LeRider 1998-99 : 965) et que par elle s'opère le refoulement d'un Réel, celui de la civilisation occidentale, dont Auschwitz n'aurait pas été l'accident, mais plutôt le révélateur (Žižek 1994 : 50).

D'où l'impossibilité pour nos sociétés, même à travers le recueillement rituel sur les lieux de commémoration, de faire leur deuil de la Shoah (Mitscherlich 1967 ; Santner 1990), puisqu'au lieu de libérer les traumas passés, la mémoire devient son propre trauma, perpétuellement différé (Young 1993 : 112). Cela n'est pas sans rappeler, comme l'a fait remarquer Dominick LaCapra (1994 : 205 sq. ; 1998), la définition de la mélancolie par Freud, où la voie du patient vers le deuil est bloquée « par un nombre de causes ou une combinaison d'entre elles » et où une « ambivalence constitutive appartient de par sa nature au répressé », de telle manière que « les expériences traumatiques [liées à un objet] peuvent avoir activé un autre [matériel] refoulé » [*die traumatischen Erlebnisse mit dem Objekt mögen anderes Verdrängte aktiviert haben*] (Freud 1946a : 444), notamment la conscience de ce que l'ethnocentrisme occidental et le culte rendu à la technologie ne sont pas étrangers à la folie du national-socialisme.

La thérapie par le Net

De même que le traitement de la mélancolie est censé s'opérer, chez Freud, par un travail du patient au cours duquel celui-ci « ne se *souvient* de rien de ce qu'il a oublié et refoulé, mais le joue » [*er agiere es*], le « reproduit non pas comme un souvenir, mais comme [un acte/un fait] » [*als Tat*] qu'il « répète, sans bien sûr savoir qu'il le répète » (Freud 1946b : 129), il est possible que le lieu de mémoire de l'Holocauste qui libère physiquement d'un peu de l'horreur et de la douleur par le travail persistant du souvenir (Huysen 1994 : 16) soit précisément celui qui n'évoque pas directement le trauma, mais permet de le

revivre sans en avoir conscience, de telle sorte que l'on puisse « donner à tous les symptômes de la maladie une nouvelle signification de transfert » [*Übertragungsbedeutung*] et remplacer la « neurose ordinaire par une neurose de transfert » [*Übertragungsneurose*] qui, elle, pourra être guérie (Freud 1946b : 134-35).

Si, selon Cathy Caruth, la narration historique, par la reconfiguration qu'elle opère des éléments composant le trauma, serait la plus à même d'opérer ce genre de transfert (Caruth 1996), la chose paraît douteuse dans le cas précis de l'Holocauste où, 50 ans après les événements, aucun cadre mythologique ne semble, dans l'imaginaire des Juifs, en expliquer la signification — comme cela est le cas avec l'exil hors d'Espagne —, pas plus que la littérature et les arts composant avec la Shoah ne semblent offrir de voies vers la rédemption (Yerushalmi 1982 ; Friedlander 1993 : 121). Le fait est que le récit, de par la clôture qu'il implique, semble succomber au même piège que la fièvre archivistique, soit donner une fausse impression de totalité, alors que ce qui est au cœur du problème, c'est une horreur inimaginable, indicible et qui ne peut conséquemment pas être représentée (Huysen 1994 : 16)².

Le Web semble plus à même d'opérer ce transfert, en ce que la transformation du réel en hyperréel ou la virtualisation de la réalité volatilise la *res gestae* (Wyschogrod 1998 : 105-06) et autorise, de ce fait, des lectures-écritures (car c'est aussi le concept d'auteur qui est dissout à travers la pratique d'un hypertexte [Kogler 1998 : 17]) dont l'inchoatif et l'intertextualité ouvrent sur la possibilité, pour l'internaute, de créer son propre cyberlieu de mémoire (ce qui, tout compte fait, ne fait qu'accentuer la tendance contemporaine à l'individualisation de la mémoire [Nora 1997 : 30]).

De surcroît Internet, loin de nous inscrire dans une « logique hyperréaliste de dissuasion du réel par le virtuel » (Baudrillard 1991 : 15), en ce que celui tendrait à faire de la vie entière « *a risk free game* » (Dreyfus 1998 : 122), est plutôt l'occasion de « se commettre » et, ainsi, de racheter « la faute » à l'origine du trouble mélancolique, comme en témoigne l'engagement de centaines d'internautes à travers leur branchement au Kosova Crisis Center³, un site Web créé par des Albanais de la diaspora. Un engagement avant tout symbolique, non pas parce qu'il ne débouche pas sur des actions concrètes,

-
2. C'est précisément le danger que représente le « Shoah Business » de Steven Spielberg, disent plusieurs historiens (Broder 1999).
 3. www.alb-net.com/index.html.

mais parce que celui-ci est d'abord l'occasion, pour l'internaute, de se souvenir d'un autre drame — sans être vraiment conscient de ce qu'il s'en souvient — en le répétant.

Le Kosova Crisis Center ou tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Web sans jamais oser le demander à Slobodan Milosevic

« *Is this a catharsis for us?* »

Un internaute

Shoa-Time

Les internautes visitant le Kosova Crisis Center n'ont pas été les seuls à vivre ce que les médias ont appelé « la plus grande tragédie humaine à se dérouler en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale » à la manière d'un *remake* de l'Holocauste : de même que Clinton a justifié les frappes aériennes par le fait que si nous étions intervenus plus tôt contre Hitler, celui-ci n'aurait pas commis les crimes contre l'humanité qui nous sont aujourd'hui trop connus, les médias, notamment la télévision de Radio-Canada, n'ont pas hésité à nous présenter en alternance les images de réfugiés kosovars montant dans des trains avec des images semblables tirées du film de Steven Spielberg *Schindler's List*.

En fait, tout s'est passé comme dans le cas de ces victimes de trauma qui semblent n'avoir subi aucune blessure sur le coup mais qui, beaucoup plus tard, quand se présente à eux une situation qui évoque un tant soit peu le trauma initial, revivent ce dernier et réagissent, conséquemment, avec une énergie à laquelle l'on ne se serait pas attendu.

Les créateurs du Kosova Crisis Center ont également conçu leur site en fonction de cette mise en parallèle de la douleur des Kosovars avec celle des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, présentant côte à côte les photographies de Milošević et de Hitler. Ce en quoi, comme le faisait remarquer Ian Buruma, dans un des numéros d'avril 1999 du *New York Review of Books*, les Kosovars ne sont pas les seuls : la tendance étant mondiale à vouloir s'arroger le titre de plus grande victime du XX^e siècle — ce qui en soi constitue, selon l'expression de Buruma, « *the joys and perils of victimhood* » (Buruma 1999) —, même chez les Serbes qui ont plus d'une fois présenté le Kosov@ comme la Jérusalem serbe (Landry 1994-1995).

Il y a lieu de s'étonner, cependant, de la rapidité avec laquelle les Occidentaux ont admis la position *européenne* de la petite province du Kosov@, quand on considère la lenteur et les hésitations avec lesquelles ils en vinrent à reconnaître que Sarajevo était située en Europe et que loin d'être une autre guerre tribale, la guerre en Bosnie était un conflit européen (Landry 2000 : 57 sq.). Mais du fait que les Kosovars avaient, cette fois-ci, toutes les allures de victimes « authentiques », au sens où leur exil massif ne les rendait pas suspects des mêmes crimes que leurs agresseurs, comme cela avait été le cas des Musulmans de Bosnie, l'isomorphisme Kosov@/Holocauste pouvait fonctionner à plein, comme en témoignent les 1820 courriers électroniques de soutiens envoyées « aux Kosovars » par des internautes du monde entier ayant visité le Kosova Crisis Center (KCC) entre le 25 mars et le 20 avril 1999⁴.

Where in the world is Yugoslavia?

Des courriels accessibles dans le site Web du KCC, les trois quarts font référence, d'une façon ou d'une autre, à l'histoire et 560 d'entre eux font directement allusion aux événements de la Seconde Guerre mondiale. Ces courriels ont été envoyés surtout par des Européens et des Nord-Américains pour qui la crise du Kosov@ est avant tout l'occasion de revivre des questionnements qu'avait suscités la guerre de 1939-1945 et d'y trouver des réponses, comme pour ce Canadien de Terre-Neuve, soldat à la retraite, qui écrit : « *I always wondered how come Hitler got away with what he did. It's the same answer now.* » Le plus grand choc pour ceux qui visitent le Kosova Crisis Center et visionnent les images de cadavres, parfois ceux de bébés, qui y sont exposées, c'est assurément de constater que « *mass murder [is] still going on anywhere in the world* », pour citer un autre courriel. Un choc émotionnel considérable, pour certains, comme cet internaute qui écrit : « *I visited your web site today, and cried for the first time since I was a boy.* »

Considérant le fait que la guerre du Kosov@ ne constitue pas la seule tragédie humanitaire de cette décennie et que le nombre de réfugiés en Afrique est au moins quatre fois supérieur à ceux du Kosov@, on peut se poser la question de savoir ce qui émeut tant dans cette guerre en particulier. Une

4. De l'avis même des internautes et selon notre propre expérience, ceux-ci avaient été avisés de l'existence de ce site Web par les médias (notamment le *Salon Magazine*, le *English Sunday Times*, *Die Presse*, et un journal suédois) ou *via* d'autres sites.

question que se posent les internautes eux-mêmes lorsqu'écrivant, par exemple : « *My heart go out to you people in all of this but I can't seem to understand why?* ». Tel autre internaute reconnaît aussi être ému mais conclut sa lettre par une prière adressée à l'équipe du KCC de bien vouloir lui indiquer où se trouve le Kosov@. Pourquoi alors tout cet émoi ? La réponse à cette question tient peut-être dans ce courriel d'un Américain où l'on peut lire : « *I cannot even begin to fathom your suffering — and I have to close my eyes when the innocent children are shown on American television, because they so remind us the agonizing pictures of the Holocaust of WWII* ».

C'est parce que les événements qui se déroulent au Kosov@ « *bring back all too fresh memories* » — pour citer un autre envoi, celui d'un Ukrainien américain — qu'ils émeuvent autant. C'est par leur capacité à réactiver une certaine mémoire collective du passé que ces événements ont le droit d'accéder au présent des internautes. L'un d'entre eux, un Québécois, écrit : « Je suis né après la guerre et je me souviens de ces veillées où mes oncles et voisins racontaient les horreurs de la guerre 1939-1945. J'en frissonne encore. Et voilà que toutes ces images du passé revivent dans mon souvenir d'enfant. »

Pour certains internautes, les émotions produites (ou réveillées) par la crise du Kosov@ sont encore trop fortes pour être (re)vécues et sont à nouveau différées, avec l'espoir que « *History will reveal the horror over time* », pour citer un ou une Américain(e) qui avoue que « *[w]e here in the United States can not imagine the horror you are going through.* ». Pour d'autres, la décantation est arrivée à terme qui se sentent en mesure de (re)jouer le trauma initial.

Un jeu de rôles

Mise en situation oblige, les internautes établissent avec force figures de discours la correspondance entre les souvenirs d'hier et les faits d'aujourd'hui, tantôt par des formulations du type « *HITLER did return and we stood by and watched these atrocities take place* » ou, en parlant de Milošević, « *There is no doubt in my mind that he is a war criminal of the same caliber as the Nazis who were tried at Nurenburg [sic]* » ou encore « *Serbs are as ruthless animals like "Hitler"...* » ou « *Slobodan Milosevic is exactly like Adolf Hitler...* » ou « *Hitler is alive and well and living in Serbia...* » ou « *Milosevich is a tol of the devil, and a imitator of Hitler...* » ou « *I hate Milosevic like Hitler...* », etc.

Les internautes ont encore recours à des formules lapidaires telles que « *Adolf Milosevic...* », « *ce second Hitler — Milosevic...* », « *Hitler reincarnated...* »,

« *serbischen Einsatztruppen...* », voire aussi algébriques que « *Slobodan = Adolph Hitler* » ou « *Milosheвич = Stalin = Hitler* » et dans ce cas ces courriels font irrésistiblement penser à des notes apportées à ce qui pourrait presque être un jeu de rôles. Mais Freud n'a-t-il pas défini l'activité par laquelle le patient



Image envoyée par un lecteur dans un courriel adressé au Kosova Crisis Center (<http://www.alb-net.com/kcc/let-1april.htm>).

répète son trauma par le verbe allemand *agieren*, qui signifie à la fois agir et jouer, au même sens où un acteur joue sur scène ?

Les internautes prennent d'ailleurs soin de conseiller les concepteurs du Kosova Crisis Center sur la « représentation » qu'ils font de leur guerre (comme l'on conseillerait un acteur qui cherche à maîtriser son rôle), les mettant en garde, entre autres, contre telle image, plus ou moins répandue en Occident, selon laquelle l'UÇK (l'Armée de libération du Kosova), dans ce conflit, « *is the instigator by killing local Serb "Police"* ». Cela, faut-il comprendre, nuirait à l'analogie qui permet de conclure, pour citer un autre internaute, que « *[t]he Muslims of 1990s are the Jews of 1940s* » et que, conséquemment, écrit un tiers internaute, ne pas intervenir dans ce conflit « *will be the equivalent of sending the Jews back to Auschwitz* ».

Il faut, autrement dit, que la victime ait l'air authentique, qu'elle n'ait pas l'air de se défendre avec des moyens trop violents, sans quoi elle cesserait d'être une victime à 100 %. Les Musulmans de Bosnie n'avaient apparemment pas reçu le même conseil : leur statut de victime leur fut rapidement retiré — si même il leur fût jamais accordé — dès lors qu'ils prirent les armes contre les Serbes de Bosnie et l'Armée fédérale yougoslave. D'où le refus de l'ONU ou de l'OTAN de leur apporter une aide comparable à celle apportée aux Kosovars.

Le Réel en temps réel

Certains d'entre les internautes — et ils sont nombreux — choisissent (ou font mine) de vouloir intervenir dans la crise du Kosov@ en s'engageant personnellement, soit en adoptant des enfants Kosovars, soit en faisant profiter les soldats de l'UÇK de leur expérience d'anciens militaires, de miliciens (pour les Américains), voire de membre d'une brigade anti-fasciste (c'est notamment le cas d'un jeune Allemand). Cependant, un nombre indéterminé d'entre eux choisiront peut-être de venir en aide aux Kosovars par les moyens suggérés par le Kosova Crisis Center et nombre d'autres sites albanais⁵. On propose en fait à l'internaute « *10 ways to support the people of Kosova* » :

1. Get more information on the crisis and the conflict from a variety of sources.

Possible sources : www.alb-net.com, Website devoted to up to date information

5. Voir, entre autres, les sites suivants : www.justiceforall.org/ (site officiel du Kosova Task Force) ; www.kosova-state.org/ et www.kosovapress.com/english/index.html.

*on the conflict, the status of the refugees, rallies around the country, aid agencies working with the refugees, letters link to and from people fleeing Kosova, also hosts the Albanews and alb-net. *** Read Miranda Vickers' book, Between Serb and Albanian, for a history of the relationship of peoples in the region. *** Check out Human Rights Watch www.hrw.org and Amnesty International www.amnesty.org and their reports on the repression in Kosova. *** Visit the website www.commondreams.com for alternative media coverage. *** Subscribe to Illyria.*

Les internautes ne commentent malheureusement pas dans leur courriels, à savoir s'ils ont effectivement ou non été fidèles à ces recommandations, mais leur niveau de connaissances sur le Kosovo ou l'Europe du Sud-Est en général tend à démontrer que, au moment où ils ont écrit leur courriel, s'informer sur ce sujet n'était pas une de leurs préoccupations majeures.

2. Call, Write, Fax, Email your congressperson. Call their foreign affairs assistant. Ensure they are informed about the crisis. Tell him/her you support the people of Kosova and work that will lead to peace and justice, that you support independence not autonomy. Support the Kosovar Independence and Justice Act of 1999 (Introduced in the House) HR 1425 IH.

Comme l'a fait remarquer Richard Davis (1999), il n'est pas certain que ce genre de lobbying soit vraiment efficace, dans la mesure où les lobbyistes ne font souvent qu'envoyer un même message suggéré ou donné tel quel dans les sites militants du genre de Kosova Crisis Center et que les politiciens semblent avoir développé des stratégies — coûteuses pour les contribuables en ce qu'elles se résument à employer une personne — pour vider leur boîte aux lettres électroniques de ces messages répétitifs. Les stratégies du type suivant sont probablement plus efficaces, qui invitent l'internaute à contribuer financièrement à l'aide aux réfugiés.

Beaucoup des actions suggérées par le Kosova Crisis Center font appel à des moyens de diffusion et à des formes d'engagement traditionnels. En ce sens, le monde virtuel du Web n'apparaît souvent être qu'un relais vers les formes d'un engagement auquel l'on s'était déjà habitué bien avant Internet. Les différentes formes d'engagement qui suivent et qui sont suggérées par le KCC n'ont effectivement rien à voir avec le cyberspace.

3. Contact the Kosova Humanitarian Aid Organization (KHAO) to find out how to donate money, goods, blankets, or your time to the refugees. [...] 4. Join the Kosova Action Network (KAN) to stay apprised of local, regional and national efforts to help the people of Kosova. Support the work of the National

Albanian American Council (NAAC) 5. Organize a charity drive at your local place of worship, student organization, professional group, or sports club. Donate the proceeds or collection to an aid agency specifically earmarked for Kosova. [...] 6. Write a letter to your local paper, call in to your local radio show and voice your opinion. Remind people that this crisis is about people who are just like you and that you can do something to help. 7. Put together a forum on the Kosova issue. Invite local Albanian Americans, Serbian Americans from the community, Professors, Peace activists. Pick a good moderator. Decide ahead of time on the framework and goals. Realizing these are tense, emotional issues for everyone. 8. Invite a speaker to your next club meeting, religious gathering, or class to talk about the crisis, share personal stories of friends and family who are affected by the crisis and give suggestions about how to help. 9. Lobby the local city government and school governing bodies to issue a proclamation supporting the people of Kosova and condemning the Serbian regimes tactics of ethnic cleansing. Urge your religious leaders to issue a proclamation in coordination with other leaders supporting the people of Kosova.

Le conseil numéro 10 demeure, lui, dans les limites du réseau d'ordinateurs. C'est d'ailleurs le dernier de cette liste de conseils, celui après lequel la lecture de l'internaute retombe dans le monde de l'hypertexte.

10. Educate your children, family and friends about the situation. Become informed about this and other liberation struggles around the world. Visit the Peace Net website, www.igc.org, for more information on how people are working for freedom around the world.

Étant donné que ces moyens, exception faite du dixième, ne font pas directement appel aux ressources du cyberspace, l'on peut s'interroger sur ce qu'Internet apporte de vraiment nouveau. Mais c'est sans compter les nombreuses autres façons de supporter les Kosovars offertes par le Kosova Crisis Center et qui, elles, font jouer à plein le virtuel. L'une de ces façons est de signer, à même le site Web, une pétition à laquelle ont déjà adhéré certaines personnalités :

REQUEST FOR THE INDICTMENT OF MILOSEVIC FOR GENOCIDE AND CRIMES AGAINST HUMANITY

Over 102,981 citizens and some 900, between parliamentarians, members of Government, University Professors, personalities have signed our appeal: Michel ROCARD, Leo TINDEMANS, Otto von HABSBURG, Achille OCCHETTO, David MARTIN, Wilfried MARTENS, Antoinette SPAAK, Adam DEMACI, André GLUCKSMAN, Bianca JAGGER, Ismail KADARE, Isabelle ADJANI, Antonio ZICHICHI, Marie-Claire MENDES-FRANCE, John POLANYI.

WE MUST STOP THIS MAN. SIGN THE APPEAL.

En signant et en mettant, conséquemment, son nom à côté de ceux de personnalités célèbres, l'internaute a sans doute un sentiment renouvelé de la situation privilégiée qui est la sienne de pouvoir ainsi observer, en retrait, la guerre du Kosovo sur un écran cathodique, comme le flâneur de Benjamin qui, dans son passage, se sent redonné, à la vue du *Lumpenproletariat* qu'il contemple comme dans un aquarium, le sens de ce qu'il est et du monde dont il vient.

Une autre possibilité pour les internautes d'aider les Kosovars consiste, enfin, à déposer, par téléchargement, de l'argent directement dans l'un des comptes bancaires de l'UÇK, dont les numéros sont donnés par le Kosova Crisis Center et de nombreux sites Web, ou encore, solution moins onéreuse, continuer à envoyer des courriels de soutien. Une pratique qui, toutefois, peut, à la longue, susciter certaines interrogations (et révéler, du même coup, l'*Übertragungsbedeutung*), comme celle de cet internaute qui écrit : « *How will the people receive email when they are on the run? Is this a catharsis for us?* » Une interrogation qui nous amène à nous questionner sur la nature profonde des hypertextes et sur ce qu'ils apportent de nouveau dans notre rapport à l'actualité et au passé.

Un jeu de chat et de souris

« *No "order of discourse" is separable from the "order of books" with which it is contemporaneous.* »

R. Chartier (1995 : 23)

Dialogue platonicien ou circuit fermé?

Depuis l'apparition des hypertextes, l'on s'est beaucoup interrogé — malheureusement moins chez les historiens que chez les littéraires et les linguistes — à savoir si ceux-ci représentaient une nouveauté réelle par rapport à l'ensemble du patrimoine culturel. Certains ont soutenu que la structure du Web permettait de renouer avec le dialogue platonicien et présentait, conséquemment, tous les avantages que Socrate avait fait valoir, dans le *Phèdre*, sur ceux de l'écriture.

C'est que l'écriture, Phèdre, a un grave inconvénient, tout comme la peinture. Les produits de la peinture sont comme s'ils étaient vivants ; mais pose-leur une question, ils gardent gravement le silence. Il en est de même des discours

écrits. On pourrait croire qu'ils parlent en personnes intelligentes, mais demande-leur de t'expliquer ce qu'ils disent, ils ne répondront qu'une chose, toujours la même (Platon 1964 : 166).

En libérant le livre de son organisation traditionnelle en volumes, parties, chapitres, paragraphes, etc. ; en abolissant l'ordre linéaire du récit ; en autorisant sans cesse de nouvelles divisions et synthèses ; en permettant à l'internaute d'approfondir tel ou tel aspect d'une question selon l'état de ses connaissances et le but de sa quête heuristique, le Web ferait en sorte que, « *like the interlocutor in a Socratic dialogue, the electronic reader assumes at least partial control of the argument* » (Bolter 1991 : 117). En d'autres mots, le Web libérerait le discours d'un carcan dans lequel l'aurait tenu trop longtemps le texte imprimé, au plus grand défaveur de la pensée humaine.

Les sites sur le Kosov@ sont d'ailleurs respectueux de cette liberté de pensée dont se porterait garant le Web, dont les « textes se comprennent comme une mosaïque », et ce « de façon à ce que le lecteur soit dispensé de l'intentionnalité possible [qui se dégage] d'un tableau d'ensemble » et qu'il soit « ainsi amené à construire sa propre opinion », comme nous en informe un site autrichien consacré en partie au Kosov@ (www.zivildienst.at/kosova.htm).

Certains chercheurs nous mettent cependant en garde contre la tentation de sauter trop vite aux conclusions en ce qui a trait à la « nouveauté formidable » d'Internet, et nous rappellent que *Glas* de Derrida, *l'Ulysse* de Joyce ou les textes de Wittgenstein pourraient être tenus pour des « protohypertextes » ; que l'érudit talmudique se déplaçait dans la Mishnah de façon analogue à celle dont on se déplace dans le Web ; que l'hypertexte virtuel avait été, en ce sens, conceptualisé dans les têtes des littérateurs modernes et postmodernes bien avant l'avènement de l'ordinateur ; et que l'ordinateur lui-même n'est pas en soi une nouveauté, dans la mesure où, comme le pensait Vilém Flusser, Champollion — le décrypteur du code hiéroglyphique — pourrait, à la rigueur, être considéré comme un ordinateur avant la lettre (! ?) (Krapp 1998 : 294). Autrement dit, ce qui est souligné par ces chercheurs, c'est la possibilité que les « *hypertexts do no more (although that is quite a lot) than make materially embodied and more easily available in a new technological mechanism what has always been the case about linguistic assemblages* » (Hillis 1995 : 37).

Certains de ces chercheurs se montrent également dubitatifs sur le retour réel opéré par l'hypertexte au dialogue platonicien, principalement parce que ce qui est à la base de ce dialogue, l'intertextualité, n'y est pas pleinement réalisé : l'hypertexte « ne réalise pas, mais parodie plutôt le principe de

l'intertextualité, en ce qu'il le réifie dans une banque de données pseudodynamique » (Matusek 1998 : 277). Conséquemment, pas plus que le texte écrit n'apparaissait, aux yeux de Socrate, susceptible de provoquer l'anamnèse, soit le souvenir des formes transcendantes, en ce sens où, « confiants dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes » que les lecteurs cherchent « à susciter leurs souvenirs » (Platon 1964 : 165), l'hypertexte apparaît, à ces chercheurs, tout aussi impuissant à susciter une mémoire vivante des choses qui ne fût pas consommation passive de lieux de mémoire. Au même titre que le visiteur d'un musée ou d'un mémorial à l'Holocauste consomme passivement les fossiles d'un passé sans que le lien que ce visiteur entretient à ce passé soit, lui, clairement explicité, l'internaute serait laissé avec cette fausse impression de totalité, sans que le Réel qui se cache derrière l'archive ne soit jamais appréhendé.

Click to help the Kosova Refugees!

Quoique ces réserves soient en grande partie fondées, il nous semble que ce que ces spécialistes perdent de vue est le fait que jamais en lisant un « protohypertexte » nous n'eussions eu la chance de tomber sur un « bouton » sur lequel il aurait été écrit « *Click to help the Kosova Refugees!* » et sur lequel il fût, avec l'aide d'une « souris », effectivement possible de « cliquer » pour qu'aussitôt une contribution fût faite à une cause qui nous eût semblé juste en soi, ou parce qu'elle aurait eu l'heur d'évoquer en nous une situation antérieure à laquelle nous eussions aimé avoir contribué. Ce qu'apporte de neuf cette possibilité, c'est le sentiment que peuvent avoir les internautes d'être moins liés entre eux par une commune mémoire que par une même éthique du souvenir, par une responsabilité collective à l'égard du passé que leur permet d'assumer le monde virtuel du Web.

Car, en envoyant un courriel de soutien ou de lobby, en versant de l'argent sur un compte bancaire ou en signant une pétition électronique, ce que les internautes conjurent en chœur c'est l'oubli du passé et l'aveuglement du présent, le « *ne znam, ich habe nicht gewusst, I didn't know* » (pour citer l'un d'eux) qui ne doit pas se répéter. C'est aussi une façon, pour eux, d'anticiper moralement le futur et de faire en sorte que leurs enfants ne se retrouvent pas, plus tard, dans la situation de cette Néerlandaise qui — comme elle nous le rapporte dans son courriel —, ayant demandé à sa mère « *why didn't you do something against the deportation of Jews?* », ne s'était rien vu répondre. C'est d'ailleurs pour ces manquements à leur *devoir de mémoire* que les Serbes

apparaissent, aux yeux des internautes, particulièrement coupables : « *they must remain the pariahs of the world for ever because they cannot learn an historical lesson* », écrit un internaute britannique. On pardonne plus facilement un crime commis par ignorance qu'un crime commis en connaissance de cause.

En somme, les sites Web sur le Kosov@ illustrent parfaitement la vocation d'un lieu de mémoire, où les souvenirs s'interpénètrent et se réactivent mutuellement pour former une nébuleuse de sens multiples. Mais ils illustrent également une vérité fondamentale en histoire — et qui est en voie de devenir un lieu commun —, à savoir que la compréhension du présent s'enracine toujours dans une conscience du passé. Dans le cas des cyberlieux de mémoire consacrés au Kosov@, les affects du passé, longtemps refoulés dans le subconscient de la civilisation occidentale, se trouvent à être libérés par la catharsis qui s'opère devant le drame que vivent *on line* les Kosovars.

Références

- Baudrillard, J., 1991, *La Guerre du Golfe n'a pas eu lieu*. s.l., Galilée.
- , 1998, « The End of the Millenium or the Countdown », *Theory, Culture & Society*, 15, 1 (février) : 1-10.
- Benjamin, W., s.d., *Charles Baudelaire : un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Paris, Payot.
- Bolter, J. D., 1991, *Writing Space: The Computer, Hypertext, and the History of Writing*. Hillsdale/Hove/London, Lawrence Erlbaum Associates.
- Broder, H. M., 1999, « Historiker kritisieren Steven Spielbergs Schoah-Projekt », *Der Spiegel*, 37 (13 septembre) : 246-67.
- Buruma, I., 1999, « The Joys and Perils of Victimhood », *The New York Review of Books*, XLVI, 6 (8 avril) : 4-9.
- Caruth, C., 1996, *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative, and History*. Baltimore/London, Johns Hopkins University Press.
- Chartier, R., 1992, *L'Ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*. Aix-en-Provence, Alinéa.
- , 1995, *Forms and Meanings: Texts, Performances, and Audiences from Codex to Computer*. Philadelphia, University of Philadelphia Press.
- Curtius, E. R., 1963, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*. Bern/ Munich, Francke Verlag.
- Darnton, R., 1999, « The New Age of the Book », *The New York Review of Books*, XLVI, 5 (18 mars) : 5-7.
- Davis, R., 1999, *The Web of Politics: The Internet's Impact on the American Political System*. New York/Oxford, Oxford University Press.
- de Certeau, M., 1990, *L'Invention du Quotidien*, vol. 1 : *Arts de faire*. Paris, Gallimard.
- Derrida, J., 1992, « Donner la mort » : 11-108, dans J.-M. Rabaté et M. Wetzel (dir.), *L'Éthique du don : Jacques Derrida et la pensée du don*. Paris, Métailié-Transition.
- , 1995, « Archive Fever: A Freudian Impression », *Diacritics*, 25, 2 : 9-63.
- Dreyfus, H. L., 1998, « Education on the Internet: Anonymity vs. Commitment », *The Internet and Higher Education*, 1, 2 : 113-124.
- Finkelkraut, A. [en collaboration avec A. Robitaille], 1999, *L'Ingratitude: conversations sur notre temps*. Montréal, Québec Amérique.
- Fischer, B., M. Margolis et D. Resnick, 1996, « Breaking Ground on the Virtual Frontier: Surveying Civic Life on the Internet », *The American Sociologist*, 27, 1 (printemps) : 11-29.

- Franke, H. W., 1991, « Der Monitor als Fenster in einen unbegrenzten Raum » : 282-293, dans F. Rötzer (dir.), *Digitaler Schein: Ästhetik der elektronischen Medien*. Francfort-sur-le-Maine, Suhrkamp.
- Freud, S., 1946a, « Trauer und Melancholie » : 428-446, dans *Gesamelte Werke (chronologisch geordnet)*, vol. 10 : *Werke aus den Jahren 1913-1917*. Francfort-sur-le-Maine, S. Fisher Verlag.
- , 1946b, « Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten », dans *Gesamelte Werke (chronologisch geordnet)*, vol. 10 : *Werke aus den Jahren 1913-1917*. Francfort-sur-le-Maine, S. Fisher Verlag.
- Friedlander, S., 1993, *Memory, History and the Extermination of the Jews of Europe*. Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press.
- Hillis, J., 1995, « The Ethics of Hypertext », *Diacritics*, 25, 3 (automne) : 27-39.
- Huyssen, A., 1994, « Monument and Memory in Postmodern Age » : 11 et sq., dans J. E. Young (dir.), *The Art of Memory in History: Holocaust Memorials*. Munich, Prestel.
- Kogler, K., 1998, « “Eine schöne Leich” : kritische Bemerkungen zu wiederkehrenden letzten Begängnissen der Buchdruckkultur », *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 112 : 15-24.
- Krapp, P., 1998, « “Screen Memory” : Hypertext und Deckerinnerung » : 279-298, dans A. Assmann, M. Weinberg et M. Windisch (dir.), *Deutsche vierteljahrs Schrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte : Medien des Gedächtnisses*. Stuttgart/Weimar, Verlag J.B. Metzler.
- LaCapra, D., 1994, *Representing the Holocaust : History, Theory, Trauma*. Ithaca/London, Cornell University Press.
- , 1998, *History and Memory after Auschwitz*. Ithaca/London, Cornell University Press.
- Landry, T., 1994-1995, « Le Mythe de Kosovo et la démonisation de l’Albanais », *Igitur: semestrale di lingue, letteratura e culture moderne*, VI-VII, 2/1 luglio-giugno) : 127-52.
- , 2000, *La Bosnie hier, le Kosovo aujourd’hui... et demain? Les Pourquoi de la guerre dans les Balkans*. Québec/Paris, Presses de l’Université Laval/L’Harmattan.
- LeRider, J., 1998-1999, « Oubli, mémoire, histoire », *Commentaire*, 21, 84 (hiver) : 965-974.
- Lübbe, H., 1990, « Zeit-Verhältnisse » : 40-50, dans W. Zacharias (dir.), *Zeitphänomen Musealisierung: das Verschwinden der Gegenwart und die Konstruktion der Erinnerung*. Essen, Klartext Verlag.

- Matusek, P., 1998, « Hypomnemata und Hypermedia. Erinnerung im Medienwechsel: die platonische Dialogtechnik und ihre digitalen Amplifikationen » : 277 et sq., dans A. Assmann, M. Weinberg et M. Windisch (dir.), *Deutsche vierteljahrs Schrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte : Medien des Gedächtnisses*. Stuttgart/Weimar, Verlag J.B. Metzler.
- Mitscherlich, A., et M. Mitscherlich, 1967, *Die Unfähigkeit zu trauern: Grundlagen kollektiven Verhaltens*. Munich, Piper.
- Nora, P., 1997, *Les Lieux de mémoire*, vol. 1. Paris, Gallimard.
- Platon, 1964, *Le Banquet/Phèdre*. Paris, Flammarion.
- Poster, M., 1998, « Virtual Ethnicity: Tribal Identity in an Age of Global Communications » : 184-211, dans S. G. Jones (dir.), *Cybersociety 2.0.: Revisiting Computer-Mediated Communication and Community*. Thousand Oaks/London/New Delhi, Sage Publications.
- Reichel, P., 1998, *L'Allemagne et sa mémoire*. Paris, Odile Jacob.
- Santner, E. L., 1990, *Stranded Objects, Mourning, Memory, and Film in Postwar Germany*. Ithaca, Cornell University Press.
- Wyschogrod, E., 1998, *An Ethics of Remembering: History, Heterology, and the Nameless Others*. Chicago/London, Chicago University Press.
- Yerushalmi, Y. H., 1982, *Zakhor: Jewish History and Jewish Memory*. Seattle, University of Washington Press.
- Young, J. E., 1993, *The Texture of Memory: Holocaust Memorials and Meaning*. New Haven/London, Yale University Press.
- Žižek, S., 1994, *The Sublime Object of Ideology*. London/New York, Verso.